

poésie

Naître si mourir

Hyam Yared

MÉMOIRE
D'ENCRER 

Hyam Yared

NAÎTRE SI MOURIR

MÉMOIRE
D'ENCRER 

DE LA MÊME AUTEURE

POÉSIE

Reflets de lune, Beyrouth, Dar An-Nahar, 2001.

Blessures de l'eau, Beyrouth, Dar An-Nahar, 2004.

Naître si mourir, Chaillé-sous-les-Ormeaux, L'idée bleue / Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2008.

Esthétique de la prédation, Montréal, Mémoire d'encrier, 2013.

ROMAN

L'Armoire des ombres, Paris, Sabine Wespieser éditeur, 2006 (sélection du prix Ulysse 2007 et prix France-Liban 2007).

Sous la tonnelle, Paris, Sabine Wespieser éditeur, 2009 (prix Phénix 2009 et prix Richelieu de la Francophonie 2011).

La Malédiction, Éditions de l'Équateur, 2012.

*La grande plénitude est comme vide,
alors elle est intarissable.*

Lao Tzu

L'instant c'est déjà la solitude.

Bachelard

PROLOGUE

Naître de toute évidence, puisque mourir est le dernier rêve. Dans l'irréalité de nos existences, de ces espaces ouatés que nous prenons pour de la vie et qui nous prennent peut-être pour des fictions ou de pâles incarnations de la vie, qui n'a jamais été tenté de défier la mort par un perpétuel potentiel aux recommencements ?

Mimer à nouveau, à chaque instant nos naissances, comme un acteur devant sa glace répéterait une énième fois un même rôle, comme s'il nous fallait la preuve distincte qui nous séparerait de nos reflets. Rien n'est immuable. Nos ombres restent si peu après que nous les ayons quittées et le dernier souffle est celui qui demeure après que toute respiration se soit dissipée, inscrit dans la mémoire de ceux que nous laissons, en partant. Puisque mourir, puisqu'aimer, puisque respirer sont inévitables, puisque naître est la première pierre de notre édifice mortuaire et que respirer tue, tenter à chaque instant de rejouer ce rôle par lequel nous arrivons au monde et le quittons, est peut-être encore la seule utopie crédible.

Car on ne meurt pas, on rejoue une dernière fois sa naissance.

Aucun nourrisson ne vient au monde sans tomber dans la vieillesse de son propre corps. Nous sommes les réceptacles d'un contenu qui nous dépasse et de ce plein-là, de ce plein qui nous déborde, dont nous ignorons tout et duquel nous tombons, déchus et orphelins, nous ne savons comment nous délester. Nous passons nos vies à chercher sous nos peaux des empreintes perdues. Le tout premier cri du nourrisson accouche peut-être d'une conscience enfouie aussitôt les bras de sa mère refermés sur lui, dans les tréfonds de son âme augmentée de silences, de cadenas, de limogeages.

Quel meilleur moyen existe-t-il alors pour renouer avec ce plein sinon la traversée des déserts aux plénitudes enfouies, emboîtables à l'infini sous les strates des silences millénaires de nos peaux, de nos âmes, de nos corps, de l'Histoire, de nos sociétés ? Puisque ce plein est indissociable du vide où vient mourir, comme une épave échouée, la surcharge de la vie ; puisque la mort accouche de cette vie même qui accouchera de la mort aussi et que nos respirations sont une forme

de suicide, ne reculer devant aucune chute est encore une manière de se sentir vivant. Il n'y a pas de chute, il y a un mouvement. Le temps, l'espace, la direction du vent, tout est illusion, tout, mis à part notre volonté à renaître de presque tout. Il n'y a pas d'enfer, il y a un vide à remplir indéfiniment avec une conscience indéchiffrable à déterrer à mains nues, dussent nos ongles se retourner sur eux-mêmes. Car si, de cette boucle, nous sommes captifs, nos naissances, seules, nous libèrent de nos condamnations. Si la vie est l'enfant de la mort, l'espoir de pouvoir renaître en est l'adjuvant.

Faire de chaque mort infinitésimale un mouvoir pour la vie, l'amour, le désir comme autant d'épaves sublimes échouées sur le rivage du temps comme à la lisière de nos âmes damnées mais assouvies de renaissances, est notre meilleure survie. Les placentas sont partout. Dans un regard. Une peau. Un moment. Un jouet cassé. Un autre recollé. Tous attendent d'être fécondés par notre désir de vaincre ce qui, de par notre condition, ne pourra jamais être vaincu. La mort, par la vie. Car c'est de cela toujours qu'il s'agit. La vie. Le premier cri. Le tout premier lieu. Le premier

émerveillement perpétuellement recommencé.
Et si le vide nous attend au bout du tunnel, au
moins aurons-nous mis, le temps d'une traver-
sée, l'espoir debout.

Hyam Yared

Définis-moi une mort et je partirai

Lorsque ta hanche tombe tu me traverses sillon
– paysage non atteint. Tu m'empruntes
à ma soif.
Ça prend nos cuisses un silence. Tu m'épelles.
Prononce-moi
à mon insu. C'est dans nos chambres
qu'on fait semblant.
Prolonge-moi d'un geste absent

Y a-t-il un bruit dans le sexe des choses ?
Et cette chose dite chose vivante
comme on tue

Dans mon ventre ton crime, langue écrite
de nos cendres. Dieu – ce nerf de l’oubli.
On croit partir. On reste avec nos caveaux
dans nos ombres. Je suis le désert d’un autre.
Je donne à boire à mon squelette. Je donne
à étancher du sable

Nos paupières nous forcent à mourir

Ce ne sont pas nos âmes, c'est babel en nous.
Peut-être une serrure.
J'ai le chaos dans les gencives avec ta poussière.
C'est ton contraire
qui pose tes lèvres sur mon effritement.
Pour un tunnel dans tes bras
j'ai vendu ma hanche à un aveugle heureux.
Le mur pour une fenêtre.
Ton cri a fait ma bouche. Dans nos gorges le ciel
est un liquide ouvert

Retiens-moi des départs.

J'ai la fissure avec un nom
de rue. De carrefour. Avec le puits des choses
dans une valise trouée. J'ai la porte béante
et l'être entre les jambes. L'âme sortie d'ici.
Ton pas ton crucifié. Je sais la douleur
que ça prend

Les blessures pleurent aussi les départs.
Démêle-moi
des potences de mon lit. De la salive
d'un arbre adossé au chaos.
J'ai griffé mes épaules contre des meurtrissures
de pépins
ou d'abîmes. J'ai l'âme entre deux
centres

Je mâche du cri dans le bruit de l'aveugle.
Ma jambe est un trou noir où l'on ne
m'attend plus.
Tu me fais peut-être parcelle de moi-même

James Noël, *Le pyromane adolescent*
Hyam Yared, *Esthétique de la prédation*
Kamau Brathwaite (trad. Christine Pagnouille), *RêvHaïti*
Rodney Saint-Éloi, *Jacques Roche, je t'écris cette lettre*
Sébastien Doubinsky, *Pakèt Kongo*
Joséphine Bacon, *Un thé dans la toundra · Nipishapui
nete mushuat*
Abdourahman A. Waberi, *Les nomades, mes frères, vont
boire à la grande ourse*
Louis-Karl Picard-Siouï, *Les grandes absences*
Ouanessa Younsi, *Emprunter aux oiseaux*
Natasha Kanapé Fontaine, *Manifeste Assi*
Jean Morisset, *Chant pour Haïti*
Laure Morali, *Orange sanguine*
Jackie Kay (trad. Caroline Ziane), *Carnets d'adoption*
Jean-Claude Charles, *Négociations*
Jean Siouï, *Mon couteau croche*
Samian, *La plume d'aigle*
Jean Désy et Normand Génois, *Bras-du-Nord*
Rodney Saint-Éloi, *Je suis la fille du baobab brûlé*

Naître si mourir

Hyam Yared

Le temps est une femme férue de combustion.

*Où tu marches tu écrases du feu et le cri
de ta chair. Le ciel fait la tumeur. Je t'écris
de mon ventre où se retirent des salissures. Excise-moi
du bruit du dernier rut. J'ai pour moelle épinière
une sève d'humain. Et ce n'est pas fini*

Naître de toute évidence, puisque mourir est le dernier rêve. Dans l'irréalité de nos existences, de ces espaces ouatés que nous prenons pour de la vie et qui nous prennent peut-être pour des fictions ou de pâles incarnations de la vie, qui n'a jamais été tenté de défier la mort par un perpétuel potentiel aux recommencements ?

Née à Beyrouth en 1975, Hyam Yared est poète, nouvelliste et romancière. Elle a publié chez Mémoire d'encrier le recueil *Esthétique de la prédation*.